

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 27 (1889)
Heft: 12

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-190966>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.05.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

— La bouillotte, très commode, en effet ; ça ne me quitte jamais en voyage.

— Ah ! vous appelez ça une bouillotte... Est-ce pas un peu pesant ?

— Non, pas trop.

A la prochaine station, le voyageur de commerce, prend sa petite valise et saute à bas du wagon.

— Hé ! mossieu !... vous oubliez votre bouillotte, lui crie le paysan.

— Eh bien, comme je n'en aurai plus besoin de longtemps, et qu'elle vous plaît, je vous la donne.

Arrivé à destination, notre secrétaire municipal emporte bravement la fameuse bouillotte sur son épaule aux yeux ébahis des voyageurs et des employés de la gare.

— Hé ! là-bas, qu'est-ce que vous faites ? lui crient ces derniers, voulez-vous bien remettre cette bouillotte où vous l'avez prise.

— C'est bon ! c'est bon !... elle est à moi, ce mossieu qui vient de descendre me l'a donnée.

Et on eut mille peines à lui faire comprendre qu'on s'était moqué de lui.

Aujourd'hui que les élections sont terminées dans le canton, ou à peu près, nous nous faisons un plaisir de venir rassurer un peu ceux qui, — le calme étant rétabli, — pourraient se faire le dur reproche d'avoir abusé des presses typographiques, noirci des montagnes de papier, distribué à outrance pancartes et bulletins ; ceux qui, sans en avoir l'air, et avec la plus louable intention, auraient fait quelques promenades électorales, versé trop généreusement du petit blanc, accumulé d'une manière regrettable leurs bonnes œuvres sur une même époque, et donné ainsi sans discernement.

Nous venons tranquilliser ces consciences peut-être trop scrupuleuses par le tableau de ce qui s'est passé tout récemment aux Etats-Unis, lors de l'élection présidentielle.

On a calculé, et les journaux américains racontent avec le plus grand naturel que dans l'élection présidentielle de 1884, chaque vote était revenu environ à deux dollars (10 fr.), et que dans celle qui a eu lieu au mois de novembre, le prix s'en est monté à dix dollars (50 fr.).

Les sommes fabuleuses ainsi dépensées ne sont pas fournies par les candidats, la plupart de fortune assez modeste. Chaque partisan et ami apporte son concours dans la mesure de ses moyens. Chacun fait des sacrifices en proportion des bénéfices qu'il escompte.

Aussi, au jour du triomphe, tout

individu ayant contribué au succès pour une part si minime qu'elle soit, s'empresse de réclamer, sous forme de place, le paiement de ce qu'il considère comme lui étant dû.

Il y a quelques jours, on pouvait lire dans les journaux américains s'occupant des nominations que le président Harrison serait appelé à faire, cette phrase stupéfiante :

« Tout le monde parle de M. Wharton Barker comme devant être probablement nommé *Postmaster general* ; ce doit être une erreur, car M. Vanamacker a demandé également cette fonction, et comme il a dépensé pour la campagne électorale cent mille dollars, tandis que son concurrent n'en a déboursé que quarante mille, il est bien évident que c'est lui qui sera choisi. »

SANS MALICE

III

Claudius, comme on aurait pu le supposer, ne fut nullement interdit en entendant cette question que, partout ailleurs, il aurait pu trouver insolite ou indiscrète. Pendant que Léontine, qui feuilletait une livraison illustrée, cachait sa tête derrière l'abat-jour de la lampe, il répondit le plus naturellement du monde :

— Vous avez mille fois raison, cher ami ; j'y ai songé et j'y songe encore quelquefois ; mais la chose n'est pas facile... J'ai si peu le temps... D'ailleurs, où voulez-vous que je trouve la femme que je rêve ? Je ne vais pas dans le monde, si ce n'est aux séances de l'Institut les jours solennels, dans deux ou trois pensionnats de garçons, aux bibliothèques, rarement au théâtre. Ma chambre et mes études me retiennent le plus souvent loin de toute distraction, et je n'ai nullement l'intention de changer mon genre de vie qui seul me rend heureux... Chacun ses goûts.

— Voyons, reprit le terrible goutteux, voyons, là, franchement, n'avez-vous personne en vue ?

— Mon Dieu... oui et non ; j'ai rencontré de ci, de là, quelques physionomies sympathiques, mais qui, prises isolément, ne réunissent pas tous les traits de l'idéal que je me suis créé... En fait de mariage, je suis un arriéré !

— Vous êtes peut-être trop difficile, hasarda en riant M^{lle} Léontine... Votre idéal, monsieur Claudius, n'est pas de ce monde...

Et d'un air mutin Léontine pinça la queue de sa chatte Finette qui se dorlotait sur ses genoux.

— Vous nous direz mieux ça un autre jour, mon cher Claudius, reprit M. Philippon ; vous êtes un peu sauvage : on ne fait rien sans quelque audace... que diable ! Quand il me fallait — dans le bon temps — passer entre deux banquises, je m'emparais du gouvernail, j'allais de l'avant, sans raisonner beaucoup, et je passais... Le mariage est un peu comme cela... voyez-vous !

Claudius s'était levé, il tendit la main à son ami, salua Léontine qui fixa sur lui ses deux grands yeux noirs, et sortit.

Maintenant, au point de vue psychologique, quelle était la situation respective des trois personnages de ce récit ?

M. Philippon, se dira le lecteur défiant ou positif, M. Philippon a voulu, dans sa naïveté feinte, attirer dans ses rets un mari pour sa nièce ; M^{lle} Léontine fait la sourde oreille, et Claudius joue au malin.

Ce lecteur se trompe ; il ignore sans doute à quel point se multiplient les nuances dans l'infinie variété des âmes ; cette erreur où nous sommes tous de juger d'une action ou d'un état d'esprit par ce que nous ferions ou par ce que nous serions nous-mêmes en tel cas, est la cause d'une foule de méprises et de déceptions.

Si telle était la situation d'esprit de nos trois amis, nous pouvions intituler notre récit : *Le Mariage de Claudius*, ou, plutôt, nous n'aurions rien écrit de Claudius. Mais il n'en était point ainsi. Le vieil armateur impotent ne songe pas à établir sa nièce dont la présence, l'affection et les services lui sont absolument indispensables ; il ne voit en M. Claudius qu'un excellent jeune homme, un bon voisin, chargé par le hasard de venir le distraire. Certainement M. Philippon a du cœur. En toute circonstance pénible, il n'hésiterait pas à venir en aide à son ami ; mais le donner pour mari à sa nièce, cela pourra lui venir à l'idée, mais, jusqu'à présent, il n'y a pas plus songé qu'à marier le Grand-Turc avec Margoton. Pourquoi ?... Parce qu'il n'y pense pas.

Claudius, lui, avait bien l'idée de prendre femme ; il s'ennuyait de vivre seul, sans affection, privé de tous les petits soins domestiques. Il rêvait d'avoir quelqu'un à qui confier les plus intimes conceptions de son esprit ; il souhaitait de n'avoir plus qu'à se mettre à table pour dîner, sans être tenu de se rendre au restaurant. Claudius était économe. Un garçon seul, disait-il, dépense pour trois ; un homme et sa femme ne dépensent que pour deux, et encore !... mais faire son choix lui-même était une entreprise qui dépassait la portée de son savoir-faire et troublait fort le cours ordinaire de sa pensée. Claudius n'était certes pas un indifférent, il était d'une sensibilité extrême, très passionné au fond, mais maître de lui ; lui demander de faire comme tout le monde, c'était le dérouter, lui, le savant, l'original, tour à tour taciturne ou joyeux ; hardi dans les choses de l'esprit, il était comme un petit enfant dans les choses du cœur... Il n'était pas l'homme de Musset,

Qui laissa la débauche

Planter le premier clou sous sa mamelle gauche.

Ce n'est pas que Claudius n'eût point aperçu, deviné les rares qualités de Léontine ; mais, habituellement et pratiquement, il ne les voyait pas, il était trop près du modèle.

Pour Léontine, il suffit de dire qu'elle était femme. Elle ne voulait pas lire au fond de son cœur, parce qu'elle craignait d'y voir trop clair ; mais elle voyait bien